

BENOÎT DUTEURTRE

L'ÉTÉ 76

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- L'AMOUREUX MALGRÉ LUI, *roman*, 1989 (« L'Infini »).
TOUT DOIT DISPARAÎTRE, *roman*, 1992 (« L'Infini » ; « Folio », n° 3800).
GAIETÉ PARISIENNE, *roman*, 1996 (« Folio », n° 3136).
DRÔLE DE TEMPS, *nouvelles*, 1997. Prix de la nouvelle de l'Académie française (« Folio », n° 3472). *Avant-propos de Milan Kundera*.
LES MALENTENDUS, *roman*, 1999 (« Folio », n° 4937).
LE VOYAGE EN FRANCE, *roman*, 2001. Prix Médicis 2001 (« Folio », n° 3901).
SERVICE CLIENTÈLE, *roman bref*, 2003 (« Folio », n° 4153).
LA REBELLE, *roman*, 2004.
LES PIEDS DANS L'EAU, *roman*, 2008 (« Folio », n° 5037).

Aux Éditions Fayard

- LA PETITE FILLE ET LA CIGARETTE, *roman*, 2005 (« Folio », n° 4510).
CHEMINS DE FER, *roman*, 2006 (« Folio », n° 4774).
LA CITÉ HEUREUSE, *roman*, 2007.
L'OPÉRETTE EN FRANCE, *essai illustré*, 1997, nouvelle édition, 2009.
LE RETOUR DU GÉNÉRAL, *roman*, 2010.

Chez d'autres éditeurs

- SOMMEIL PERDU, *roman*, 1985, Grasset.
REQUIEM POUR UNE AVANT-GARDE, *essai*, 1995, nouvelle édition, 2005, *Les Belles Lettres*.
À PROPOS DES VACHES, *roman*, 2000, *Les Belles Lettres* (« La Petite Vermillon », n° 194).
LE GRAND EMBOUTEILLAGE, *essai*, 2002, *Le Rocher* (« Colères »).
MA BELLE ÉPOQUE, *chroniques*, 2007, *Bartillat*.
BALLETS ROSES, *récit*, 2009, *Grasset*.

L'ÉTÉ 76

BENOÎT DUTEURTRE

L'ÉTÉ 76

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Prélude nerveux

Le mal agissait depuis une semaine, au moins. Lancinantes, haineuses, de médiocres pensées me pourrissaient l'esprit. Je venais en effet de rater le grand prix du Charme, décerné à « un auteur sympathique » et doté de dix mille euros. Quinze jours plus tôt, le prix Sisyphe, qui salue « un romancier obstiné » (même montant, assorti d'un trophée en porcelaine), m'avait échappé de façon incompréhensible... Je possédais pourtant toutes les qualités requises. N'étais-je pas un auteur aimable et bien élevé ? N'avais-je pas publié vingt livres sans me décourager ? Persuadé que ces lauriers devaient me couronner, j'en voulais mortellement aux membres des jurys qui m'avaient promis leur vote avant de se reporter sur d'autres candidats. Tout un pan de mon appareil social, fait de flatteries et d'amitiés fausses, venait de s'effondrer comme un château de cartes.

Pis encore : ma défaite manquait singulièrement de grandeur. Je n'avais rien du poète maudit misant sa survie sur ce pactole pour écrire un dernier sonnet. Non, mon amertume était à la mesure d'un espoir bien plus banal : ce prix non imposable m'aurait permis d'économiser quelques fifrelins ; je comptais en verser une partie sur mon compte-épargne. Il m'aurait également valu

un quart de page avec photo dans Le Figaro, ce qui aurait comblé mes vieux parents. Les détails de ce genre prennent de l'importance avec l'âge. Sauf que l'affaire si bien arrangée m'était passée sous le nez ; alors je m'étais laissé gagner par une véritable rage en songeant que mes amis du jury n'étaient que des traîtres, des salauds. Et lorsque, enfin, je pensais à autre chose, une facture dans ma boîte aux lettres suffisait à réveiller le mal. Ah ! Comme je l'aurais payée avec plaisir, la note du teinturier... si j'avais empoché la somme prévue. Je recommençais sans fin mes calculs : dix mille euros — dont j'aurais dépensé tout de suite la moitié pour refaire ma cuisine, et placé le reste. Et puis, au bout du compte, rien du tout !

En ce début d'été, mon arrivée au village n'avait pas réussi à faire retomber la fièvre. À peine avais-je succombé à l'enchantement qui me saisit toujours, ici, lorsque je retrouve la petite église au clocher de tuiles rouges, le bruissement de la rivière et cette maison qui sent bon le feu de bois ; à peine le temps d'admirer, par la fenêtre, l'arrondi de la vallée et ses versants recouverts de grands épiciéas que la sourde litanie recommençait dans ma tête. Pour combattre ce venin, je m'étais mis au travail, tâchant de relire et de perfectionner le manuscrit d'un prochain livre. Mais le mal revenait par bouffées primaires (« J'aurais donné l'image d'un gagnant ! »), suivies de bouffées secondaires (« J'aurais au moins renfloué mon compte-épargne ! »), puis de bouffées tertiaires (« Pourquoi ces hypocrites me l'avaient-ils promis ? Comment pouvaient-ils me préférer quelqu'un d'autre ? Pourquoi ces faux amis se comportaient-ils comme de faux amis ? »).

C'est alors qu'un rayon de soleil a transpercé le ciel et que j'ai décidé de mettre le pied dehors. Je me suis dirigé vers le sentier qui, juste derrière chez moi, serpente parmi les bruyères et les

rochers. Après avoir réglé ma respiration sur la pente rude, j'ai salué quelques jeunes vaches installées ici pour l'été, qui m'ont renvoyé leur regard interrogateur et confiant. Me sentant plus alerte, j'ai continué à grimper dans une abondante végétation de digitales et de petits sapins. Les aiguilles vert tendre de l'année, soyeuses comme des plumes, dépassaient à l'extrémité de chaque branche. Mes chaussures de montagne marquaient une foulée régulière. Une légère sueur, presque agréable, commençait à recouvrir mon visage dans l'air frais et parfumé. Soudain, redressant la tête vers les sommets surplombés de quelques nuages blancs, je me suis senti gagné par un bien-être vibrant de souvenirs. Adolescent, j'adorais contempler ainsi le ciel à travers les branches des conifères ; cette végétation dessinée dans l'azur me rappelait les éblouissements de Claude Monet qui m'avait révélé, très jeune, les chemins du paradis.

« Dix mille euros, nets d'impôts ! »

Une nouvelle bouffée d'amertume venait de m'interrompre, mais la mauvaise pensée s'échappa presque aussitôt. Tant que je grimpais, mon esprit tout entier se concentrait sur le rythme des pas et de la respiration. Arrivé en haut du sentier, j'ai ralenti pour reprendre mon souffle. Plus loin devant moi, entre les troncs résineux, j'ai aperçu une tache de lumière et j'ai avancé encore pour déboucher sur une vaste prairie d'alpage (ici, dans les Vosges, on parle de « hautes chaumes »). Heureux, je me suis enfoncé dans ces herbes qui m'arrivaient jusqu'à la taille ; puis j'ai contemplé, en face de moi, sur l'autre versant, l'immense forêt de Béliure qui grimpe encore plus haut vers les sommets arrondis, abritant sous sa toison végétale le territoire de l'ombre : ses ravins, ses torrents, ses animaux sauvages.

Il faisait beau ; mon être et mon corps semblaient soudain rassemblés par l'effort physique. Alors, comme je foulais ce pré fleuri où rebondissaient les sauterelles, j'ai senti grandir en moi un nouvel élan — non plus de dix mille euros, mais de jubilation ; parce que je retrouvais un lieu cher où s'était cristallisée, depuis mon plus jeune âge, une certaine idée du bonheur. D'un seul coup, je me suis laissé tomber au milieu des herbes pour retrouver ces impressions d'enfance, les grandes tiges s'élevant au-dessus de mes yeux avec leurs pétales, leurs corolles, leur nuée de papillons blancs et d'insectes laborieux. Allongé sur le dos, j'ai entendu le vent léger, presque aussitôt troublé par une mouche insistante. Puis je me suis relevé en arrachant une poignée de cette petite fougère odorante, répandue sur les sommets vosgiens, qui donne aux prairies leur parfum anisé. Approchant la plante de mon nez, je l'ai respirée profondément ; et, comme par enchantement, j'ai retrouvé tous ces moments rêveurs passés ici, à quinze ans, quand les hautes chaumes me rappelaient les montagnes perdues décrites par Jean Giono dans ses premiers romans : Que ma joie demeure, Le Chant du monde.

Je n'étais qu'un gamin, mais cette littérature bucolique m'enthousiasmait, tout comme les vieilles charpentes, les étables sombres et les rigoles d'eau vive. J'étais un petit chrétien de gauche, un apprenti hippie aux cheveux trop longs ; mais j'écrivais des poèmes, je jouais de la musique, et je croyais que l'art était la chose la plus importante au monde. J'étais un ego en pleine croissance, noircissant des pages de théories naïves, mais je me voyais déjà comme un adulte, prêt à réinventer la société. Cela se passait ici même, au cours de l'été, quand je grimpais dans les prés, emportant dans un sac en bandoulière l'Anthologie de la poésie française offerte par mon père dans l'édition

de la Pléiade. Allongé dans l'herbe à l'ombre des sapins, je lisais à voix haute quelques vers de Verlaine, si naturellement chantants. Je regardais au loin les maisons perdues et, tout là-haut, la ligne des crêtes. Alors, parfois, je ramassais l'une de ces fougères anisées que je glissais au milieu de mon anthologie où elle allait sécher et parfumer les pages.

Verlaine, la poésie, le chant du monde : voilà donc à quoi je pensais, en ce temps-là. Et quand, certains jours, je recevais une lettre d'Hélène qui m'avait écrit du Havre, sa lecture me promettait un moment de ferveur et d'absolu. Rien d'autre ne semblait nous intéresser, alors. Elle me citait ses écrivains favoris : Rainer Maria Rilke, Roger Martin du Gard, André Breton... Nous échangeions des idées générales qui nous semblaient profondes sur la vie, sur la mort, sur l'amour et l'amitié. Je ne doutais pas que je deviendrais écrivain, mais j'ignorais l'existence des prix littéraires qui m'aurait paru dérisoire, car ma vie semblait tournée vers quelque chose de plus important : les beautés de la littérature, de la musique et de la nature ; ce fameux bonheur auquel j'entendais me vouer, corps et âme.

Comment était-il possible que, trente ans plus tard, mon esprit se laisse dévorer par une récompense futile ? Était-ce là ce qui me guidait désormais : garnir mon compte-épargne, quinze lignes dans Le Figaro, et la trahison d'une bande de salauds ? Était-ce la gloire et la fortune ? Non, même pas : dix mille pauvres euros. Me penchant à nouveau vers la prairie enchantée, j'attrapai une autre poignée de fougères que je portai contre mon nez pour chasser la mauvaise vision et retrouver la magie du premier jour. Dans une pensée plus raisonnable, je m'avisai soudain que le lyrisme de l'adolescence est suspect, plein d'enthousiasmes faciles, de certitudes arrogantes qui conduisent ensemble les jeunes poètes

et les gardes rouges. Toute notre vie nous apprend à dépasser ce lyrisme puéril en posant la réalité sur l'autre plateau de la balance. De ce point de vue, mes dix mille euros et mon compte-épargne étaient presque aussi sensés que ma rêverie bucolique.

Pourtant, chaque fois que je revenais ici, chaque fois que je respirais la fougère enchantée, je retrouvais ce moment de ma vie, entre quatorze et dix-sept ans, où s'étaient précisés mon destin, mes goûts, mes passions, et j'éprouvais une curieuse mélancolie : une mélancolie heureuse et vibrante, comme cette petite lumière toujours vive de mon passé.

Première partie

Dieu, amour, anarchie

Tout avait commencé dans la cour de récréation où je remarquai sa présence pour la première fois. On la distinguait facilement des autres élèves qui ressemblaient encore à des gosses à l'heure du goûter. Ils se réunissaient par groupes homogènes, les riches avec les riches, les pauvres avec les pauvres, les beaux avec les belles, les garçons laids faisant des plaisanteries lourdes avec d'autres garçons laids, et quelques erreurs de la nature abandonnées seules dans leur coin. Dédaigneuse pour cette société pubère, une jeune fille vêtue de noir, les cheveux ramassés en chignon, se signalait par son attitude nettement différente. Assise sur la marche d'une salle de cours, à l'entrée d'un bâtiment en béton des années cinquante, elle n'accordait qu'une vague attention à la meute d'enfants boutonneux qui l'entourait. Malgré sa petite taille, elle avait déjà presque l'air d'une femme sous ses taches de rousseur et tournait, sans se laisser distraire, les pages d'un livre de Bakounine.

Quelques jours plus tard, je la reconnus au milieu du terre-plein goudronné. Mais, cette fois, les cheveux

libres, elle se tenait debout, emportée dans une vive conversation avec deux autres lycéens : un garçon trapu d'allure précocement virile, le visage presque brutal sous son grain de peau vérolé ; et une grande perche un peu fragile, coiffée d'un chapeau qui me rappelait les photos de Melanie — une chanteuse hippie que ma cousine adorait. Celle qui polarisait mon attention était la plus petite des trois ; elle semblait pourtant la plus véhémente. Vêtue d'une jupe sombre, elle riait fort puis s'emportait dans un duel mystérieux avec le garçon. Leurs jeux d'adultes m'intimidaient. Âgé de quatorze ans et demi, je venais d'entrer en seconde avec un an d'avance. Ces trois-là possédaient l'insolente maturité des retardataires. Ils avaient peut-être seize ans, mais je ne savais rien de plus ; nous n'étions pas dans la même classe.

Devisant avec mes camarades, je regardais fixement cette fille du coin de l'œil, sans pouvoir détacher mon attention. Je n'entendais pas ses paroles, mais quelque chose d'impérieux émanait de sa personne en conversation avec les deux autres. Y avait-il un peu de narcissisme dans mon attirance ? Était-ce parce que cette élève me ressemblait ? Son visage tacheté de grains de son et ses cheveux châtons, comme les miens, lui donnaient une apparence de petite Normande. Nous aurions pu être cousins ; mais cette ressemblance physique faisait ressortir ce qui, à l'évidence, nous différenciait. Car, même dans les agitations d'un âge difficile, mon tempérament de chrétien moderne se voulait enjoué, souriant, amical. Au contraire, la silhouette et l'allure de cette passionaria exprimaient quelque chose de fâché, d'ardent, de com-

batif, voire de furieux. Ce comportement m'attirait comme le contraire de moi-même, tant j'éprouvais le besoin de nouer des complicités rebelles depuis que j'étudiais à l'institution Saint-Joseph, une école religieuse qui m'inspirait le plus profond mépris.

Quatre ans plus tôt, en 1970, j'étais entré en sixième au lycée François-I^{er}, le grand établissement scolaire du Havre où Jean-Paul Sartre et Raymond Aron avaient enseigné la philosophie avant-guerre. Depuis les « événements » de mai 68, un vent révolutionnaire soufflait sur ce bâtiment aux allures de caserne napoléonienne. Chacun entendait s'y exprimer librement, comme à l'université. Une semaine sur deux, les lycéens du secondaire manifestaient contre le ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin et les « mesures fascistes » du gouvernement Pompidou. Cette agitation influençait aussi les collégiens des petites classes. En cinquième ou en quatrième, on commençait à vouloir se laisser pousser les cheveux ; on suivait de loin les manifestations ; on tournait timidement autour des demoiselles, car l'école était mixte, ce qui lui donnait une aura de modernité. Nous avions l'impression de grandir au cœur du monde, là où l'Histoire continuait à se jouer. Dans une France bouleversée par la révolution des mœurs, notre âge même n'était plus un handicap, mais un signe de supériorité ; la voix de la jeunesse entendait primer sur tout pour balayer la vieille autorité des familles, de l'État et de la religion.

Pourtant, après une année de quatrième extrêmement dissipée, où j'avais même reçu un « avertissement » —

chose inimaginable pour le fils aîné sage et vertueux que j'étais jusqu'alors —, la vieille autorité familiale avait repris le dessus et décidé de me transplanter dans un établissement privé. Même si mes parents se voulaient progressistes, ils pensaient que ce cadre plus strict, cette autorité plus ferme conviendraient mieux à mon âge et à cette époque troublée. À la fois triste et furieux, je m'étais retrouvé, à la rentrée de troisième, dans un collège réservé aux garçons. Après trois ans de lycée, cette arrivée à Saint-Joseph, le vieil établissement catholique de la ville, m'avait donné l'impression de régresser pour intégrer un troupeau de collégiens névrosés. Notre école suivait, certes, les programmes de l'Éducation nationale, y compris les cours d'« éducation sexuelle » désormais obligatoires ; mais cet enseignement était assuré par un sinistre curé qui projetait sur l'écran des diapositives figurant les appareils de reproduction masculin et féminin.

Conformément au processus hormonal qu'il nous décrivait, j'avais depuis quelques mois mué, grandi et beaucoup changé, non seulement physiquement mais mentalement. J'éprouvais désormais d'irrépressibles élans politiques ; j'avais soif de philosophie, d'art et de littérature. J'étais devenu en somme un *adolescent*.

Durant cette année de troisième, j'avais également ressenti une vive attirance pour la nature attisée par mon professeur de français : femme aux allures d'ogresse qui habitait seule un château des environs du Havre et se déplaçait en soufflant. Elle nous avait fait lire *Que ma joie demeure*, un roman de Jean Giono, et j'avais dévoré cette

peinture de la vie pastorale dans les Alpes de Haute-Provence où déambulait un vagabond anarchiste. Ces pages magnifiques semblaient faire écho à mon adoration des montagnes vosgiennes où je retournais chaque année depuis l'enfance. Sous son air acariâtre, Mlle Ouvry avait encouragé mes prédispositions littéraires par une prose adaptée aux convictions de mes quatorze ans et au ton général de cette époque où il n'était question que de paix, d'amour, de retour à la nature.

L'été suivant, séjournant en Auvergne, dans un village de vacances, je m'étais initié au tissage traditionnel pour me fabriquer un sac en laine bleue et mauve que, désormais, je trimballais en bandoulière dans les rues du Havre. J'y rangeais pêle-mêle du tabac à rouler, mon *Anthologie de la poésie française* et de quoi noter mes propres inspirations. Au même moment, après des années de chorale et de piano classique, j'avais découvert la pulsation du rock en écoutant quelques disques usés empruntés à mes plus jeunes oncles : *Led Zeppelin, volume 2* dont j'adorais les lignes grasses de basse et de guitare, scandées comme des toccatas ; *Sticky Fingers* des Rolling Stones et sa pochette en forme de braguette signée Andy Warhol ; *Good Golly Miss Molly* chanté par John Fogerty, le play-boy éraillé de Creedence Clearwater Revival.

Inscrit en classe d'allemand, je ne comprenais rien aux paroles anglaises, mais il me suffisait d'imiter phonétiquement les syllabes devant un micro imaginaire. Dans *Sticky Fingers*, je goûtais particulièrement les joyeux traits d'orgue de *Brown Sugar* — sans même savoir qu'il s'agissait d'une chanson sur l'héroïne. Peu après, mon cousin

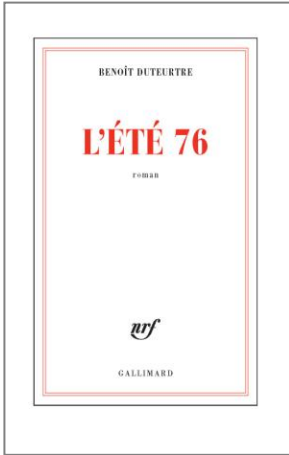
Jean-René m'avait montré, dans la chambre de son frère aîné, une impressionnante rangée de disques pop, et aussi la collection complète du magazine *Best* qui classait chaque mois les meilleurs groupes et les meilleurs solistes de chaque instrument. Imitant son exemple, je m'étais fait offrir, pour mon anniversaire, deux précieux trente-trois tours de Johnny Winter (*Johnny Winter And, Live*) et d'Alice Cooper (*Killer*).

Pour écouter ces disques, j'avais déniché chez mes grands-parents un pick-up des années cinquante muni d'un bon vieil amplificateur à lampes. Le train de vie de mes cousins me complexait un peu. Leur père venait d'acquérir une *chaîne hi-fi* avec ses deux enceintes stéréo. Mettant à profit quelques notions d'électricité acquises en classe de technologie, sur le « branchement en parallèle » et le « branchement en série », j'avais donc trafiqué le circuit du vieux pick-up pour ajouter un second haut-parleur qui me donnait une illusion de multiphonie. La tête posée entre ces enceintes de fortune, je jouissais pleinement de la potion sonore. Cette question de volume apparaissait en effet comme primordiale, tout bon groupe de rock se distinguant par la puissance des murs d'enceintes et par sa batterie pléthorique. La conjonction sublime de ces qualités était illustrée par Pink Floyd sur la pochette du double album *Ummagumma* : on y voyait le groupe et son matériel étalé le long d'une route, dans un paysage désert, et l'on évaluait béatement le coût des guitares, des batteries, des amplificateurs et des véhicules qui les transportaient. À chaque visite chez Jean-René,

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 14 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 78629.*

ISBN 978-2-07-012523-4 / Imprimé en France.

166964



L'été 76

Benoît Duteurtre

Cette édition électronique du livre

L'été 76 de *Benoît Duteurtre*

a été réalisée le 14 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070125234).

Code Sodis : N32134 - ISBN : 9782072311406.

Numéro d'édition : 166964.